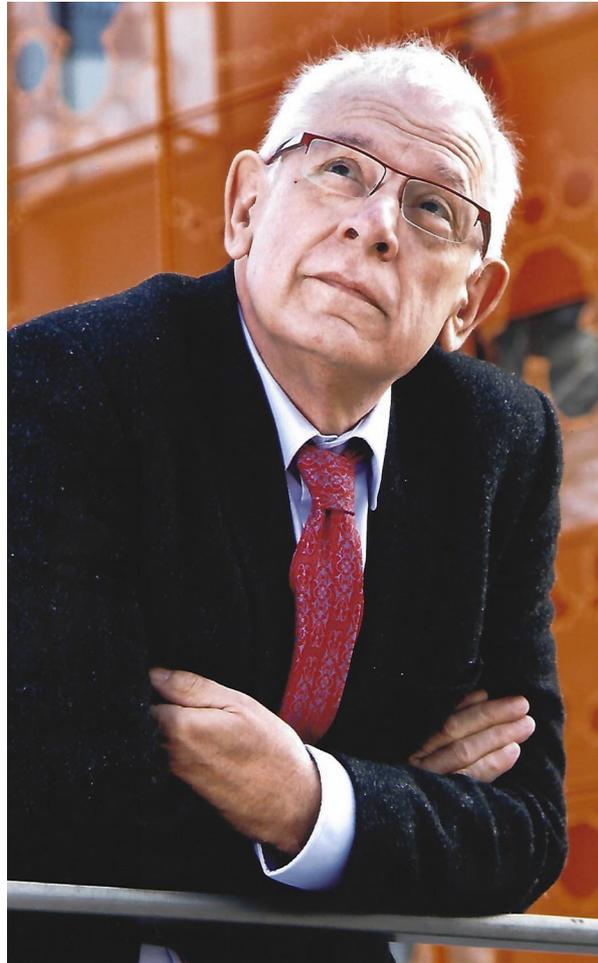


La citoyenneté terrestre: un enjeu pédagogique et civilisationnel...

Philippe Meirieu, Professeur en sciences de l'éducation à l'université Lyon-II

C'est Albert Jacquard, à qui je dois beaucoup, qui rappelait souvent : « La solidarité, dans le monde, n'est pas d'abord une valeur, elle est d'abord un fait. Nous sommes solidaires, reliés inextricablement les uns aux autres comme à l'univers dans lequel nous vivons ». Nous constituons, en effet, un gigantesque puzzle où quiconque déplace une pièce agit, qu'il le veuille ou non, sur l'équilibre de l'ensemble. Équilibre précaire s'il en est où le dérèglement climatique et la destruction de la biodiversité menacent l'existence même de notre « Terre-Patrie », selon l'expression qui sert de titre à un bel ouvrage d'Edgar Morin¹ : « L'internationalisme voulait faire de l'espèce un peuple. Le mondialisme veut faire du monde un État. Il s'agit de faire de l'espèce une humanité, de la planète une maison commune pour la diversité humaine. »



Éducation à l'Environnement et au Développement Durable

Face à l'urgence, les idées et les propositions font leur chemin : l'Éducation à l'Environnement et au Développement Durable (EEDD) est inscrite officiellement, depuis

¹Edgar Morin, en collaboration avec Anne-Brigitte Kern, *Terre-Patrie*, Le Seuil, collections « Points », Paris, 2010.

quelques années, dans les programmes scolaires et de nombreuses initiatives voient le jour. C'est, ici, l'apprentissage systématique des écogestes, en matière d'alimentation, de tri des déchets ou d'économie d'énergie. Là, ce sont des collégiens qui se mobilisent autour d'un potager bio, de l'installation de ruches ou de panneaux solaires. Ailleurs, c'est un échange avec un pays du Sud auquel on apporte une aide en matière de collecte de l'eau. Ailleurs encore, ce sont des lycéens qui s'engagent pour préserver une forêt ou recréer un bocage. Dans certains établissements scolaires, les professeurs de différentes disciplines engagent des travaux de recherche interdisciplinaires et croisent sur une question particulière – la disparition d'une espèce animale, l'artificialisation des sols ou la production des gaz à effet de serre – des approches relevant de l'histoire, de la biologie, de l'économie, de la philosophie, de la physique, de la littérature... ainsi que des indispensables mathématiques sans lesquels il est impossible d'analyser les phénomènes à prendre en compte.

Tout ceci est, évidemment, très important et doit être développé. On ne peut plus, dans l'éducation de nos enfants, faire l'impasse sur l'écologie, tout autant comme une discipline constituée qui nous permet de comprendre l'interaction entre tous les éléments de notre monde, que comme un véritable projet de société fondé sur une alliance apaisée entre les humains et la nature. Mais il faut, pour cela, dépasser le simple stade d'enseignements ou de projets ponctuels qui laisseraient penser qu'on peut sauver la planète en introduisant quelques enclaves vertueuses sans rien changer aux logiques productivistes qui nous conduisent à l'impasse. Il faut permettre à nos enfants de comprendre que nous avons fait des choix et que d'autres choix sont possibles. Plus encore : il faut leur permettre de faire l'expérience d'un renversement radical de leur rapport au monde.

Le partage de l'inépuisable

Quand la société marchande leur fait miroiter un monde-magasin offert à leurs caprices, notre éducation doit leur faire découvrir un monde-trésor, un espace de recherche fabuleux offert à leur curiosité. Quand les médias leur montrent une réalité qui fascine, sidère ou terrorise et à laquelle il faut se résigner, notre éducation doit les amener à interroger, questionner, interpeller pour constater que rien, jamais, n'est définitivement joué. Quand la société les enjoint d'appartenir à un clan qui leur procurera identité et sécurité, notre éducation doit leur montrer que le vrai bonheur est dans l'ouverture à l'altérité. Quand, partout, on leur susurre à l'oreille qu'ils ne peuvent trouver leur plaisir que dans la

consommation effrénée de l'épuisable, notre éducation doit démontrer, au quotidien, que le vrai plaisir est dans le partage de l'inépuisable : les œuvres d'art et de culture, les connaissances et les savoirs, la transmission et la création... tout ce qui peut se multiplier à l'infini puisque chacune et chacun, en y accédant, n'en prive personne et que quiconque y accède peut le partager autant qu'il veut avec autrui.

Le sort de la planète se joue là. Quand l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand. Quand nous éprouvons, au plus intime de nous-mêmes, qu'il y a des choses particulières dans le monde – les choses de l'esprit – que nous pouvons posséder et partager à la fois. Quand nous percevons que les œuvres d'art et les créations humaines peuvent être différentes d'une culture à l'autre, et que, d'une personne à l'autre, nous pouvons y être plus ou moins sensibles, mais qu'elles renvoient à des questions que nous nous posons toutes et tous. Des questions vieilles comme le monde : qu'est-ce que je fais sur cette terre et quel sens donner à ma vie ? Pourquoi ai-je tant besoin d'être aimé et suis-je si inquiet d'être abandonné ? Mais pourquoi, aussi, ai-je peur que l'autre m'aime tellement qu'il finisse par m'étouffer ? Comment sortir de ces malentendus qui opacifient nos relations et qu'on cherche en vain à dépasser ? Que faire de cet enfant qui m'arrive, que j'ai quelque temps dans les bras, avant de l'avoir sur les bras ? En quoi celui qui me ressemble trop représente-il un danger pour moi ? Et pourquoi, en même temps, la présence de l'étranger représente-t-elle une menace ? Ne suis-je pas moi-même un étranger pour lui ? Quelle est la bonne distance entre nous pour pouvoir communiquer ? Comment comprendre que des êtres basculent dans la barbarie ? Qu'est-ce qui attire l'humain vers le mal ? Pourquoi l'innocence est-elle si souvent victime ? Et peut-on vraiment faire le bien sans y trouver, d'une manière ou d'une autre, son intérêt ? Ou encore, dans un autre registre : sommes-nous seuls dans l'univers ? Pourquoi ce vertige devant l'infiniment petit comme devant l'infiniment grand ? Où se cache l'origine de la vie ? Pourrons-nous vaincre la mort ?... Voilà quelques questions parmi tant d'autres qui provoqueront certainement le scepticisme amusé des « esprits forts » mais qui nous tenaillent tous, que nous l'avouions ou non, et témoignent de cette commune fragilité qui constitue sans doute notre bien le plus précieux en partage. Ce sont des questions auxquelles nous avons donné dans l'histoire, et auxquelles nous donnons plus que jamais aujourd'hui, des réponses différentes, mais qui nous relient profondément entre nous au sein de ce que Montaigne nommait « l'humaine condition ». Car, si nous différons profondément dans nos réponses, nous sommes bien tous, dans nos errances comme dans nos œuvres, fils et filles des mêmes questions.

La construction d'un monde commun

Et je suis convaincu que l'expérience de cette fraternité constitutive, dans ce que nous avons de plus intime, renvoie à la solidarité entre humains, en ce qu'elle a de plus universel : la solidarité contre « toutes les forces de morcellement, d'aveuglement, de destruction » dont parle Edgar Morin, la solidarité pour dépasser, enfin, nos différends et avancer, là, tout de suite, vers la construction d'un monde commun. La solidarité pour penser, au-delà de nous-mêmes et de nos intérêts du moment, l'avenir de cette Terre-Patrie, sur laquelle nous avons pris pied il y a deux cent mille ans et dont l'avenir est aussi notre avenir.

Il n'y a pas d'éducation authentique qui ne soit aussi éducation à cette solidarité. Une solidarité qu'on entrevoit quand un apprentissage nous relie aux autres. Quand le plaisir de comprendre est plus fort que toutes nos tentations obscurantistes. Quand l'expérience de la construction du bien commun est à l'œuvre, ici et maintenant, et qu'on la voudrait contagieuse. Quand on découvre et fait revivre le lien essentiel qui nous relie à la nature. Quand on apporte sa pierre à ce que Bernard Stiegler nomme une « économie contributive »² : une économie qui dépasse l'opposition entre producteurs et consommateurs pour que chacun et chacune apportent au collectif sa contribution exigeante et se mettent ainsi au service de tous... On prend volontiers, aujourd'hui, comme exemple de mise en œuvre de cette économie contributive, le développement des logiciels libres par la contribution du « pair à pair ». Mais on pourrait, tout aussi bien, prendre celui de la classe coopérative.

En 2016, dans un ouvrage intitulé *Éduquer après les attentats*³, je m'interrogeais sur la fascination exercée sur nos adolescents – qui avaient, pourtant, fréquenté l'École de la République – par le radicalisme islamiste. Je soulignais que cette idéologie mortifère constituait, sur le marché d'Internet et à travers les réseaux sociaux, le produit le plus fascinant et le plus attractif pour la partie la plus désespérée de notre jeunesse à laquelle nous n'avions pas grand-chose d'autre à offrir en magasin⁴. Je reprenais, alors, une formule de Régis Debray – « On ne supprime que ce que l'on remplace »⁵ – et soulignais que Gaïa, la Terre, était peut-être la seule divinité disponible dans laquelle nous pouvions placer quelque espoir : « C'est à la société tout entière, et à l'école en particulier, écrivais-je alors, de prendre la mesure du vide qui habite une grande partie de notre jeunesse, des tentations qui la

² Voir, en particulier, de Bernard Stiegler, *Dans la disruption : Comment ne pas devenir fou ?*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2016 et *La Société automatique : 1. L'avenir du travail*, Paris, Fayard, 2015.

³ Paris, ESF éditeur.

⁴ Fethi Benslama, *Un furieux désir de sacrifice – Le surmusulman*, Paris, Seuil, 2016, p. 52.

⁵ Régis Debray, *Jeunesse du sacré*, Paris, Gallimard 2012.

menacent et de l'impératif – que je voudrais " catégorique " – de lui offrir autre chose à quoi se dévouer que la consommation compulsive, l'arrivisme individualiste, le refuge dans des mysticismes de pacotille ou le djihad. » J'imaginai alors que les jeunes générations pourraient se mobiliser un jour, au niveau planétaire, pour la défendre et exiger des politiques et des citoyens qu'ils prennent enfin au sérieux notre maison commune... Beaucoup raillèrent cette prédiction qu'ils trouvèrent particulièrement naïve. C'était avant Greta Thunberg et les « grèves du vendredi », avant que les lycéens du monde entier ne descendent dans la rue pour défendre le climat. Avant, qu'un jour peut-être, les adultes ne les entendent, non point leur faire la leçon, mais leur dire leur colère et leurs espoirs. « Que serions-nous, nous autres les grandes personnes, disait déjà Maria Montessori, sans les enfants qui nous aident à nous élever ? »

Le dernier ouvrage de Philippe Meirieu :

Ce que l'école peut encore pour la démocratie , Paris, Autrement, 2020

Parution le 26 août 2020

Ce texte a été traduit en allemand par Yves Scheuring ,
élève au Lycée Franco-Allemand Fribourg en Brisgau

Voir tous les articles de la newsletter [Educiterra](#)

Educiterra

Éducation à la citoyenneté terrestre

**Quelques idées d'actions
pour un monde en commun**

[educiterra\[at\]dfglfa.net](mailto:educiterra[at]dfglfa.net)